

p.l.

Sur la chair de l'heure

poèmes

1991

CEREMONIES

La silhouette gravée sur le sol
n'est pas celle d'un être
et si la craie traça ce vierge atoll
qui, difficile à naître,
blessait l'oeil par ses formes austères
et sans a priori
le vent s'est chargé de l'admettre en terre
où l'ombre aussi tarit.

Et l'herbe qui meurt jaune dans la matinée,
secouée sous des pas étrangers quand d'absents
rires sifflent sous des craquements destinés
à les faire taire,
n'a rien voulu dire et sa danse indolemment
rythmant l'impair
et son linceul asséché sous un humide
tombeau de terre,
tout cela s'est tu sous leurs pas plus rapides.

O quelque part est enterré ce qui est né
Dieu sait sous quel empire !

Qui n'aurait pas dû naître -- jamais !
Il faut qu'il
ne soit plus ce qu'il n'aurait jamais dû être.
Imbécile
qui n'est que ce qu'hier il était.

Qu'aujourd'hui mort demain le fasse renaître.

L'heure, par malheur,
m'a répété
comme un disque rayé
ma peur de l'existence
Aussi je gis, jouant
aux pieds de mon horloge
à n'être découvert
qu'en rythme avec
cet inlassable fatigant
sursaut
de mes tympanes muets
percés.

La solitude convient, elle aussi.

Et que faire dans ce morceau de monde ?
Je le tiens dans ma main,
tremblant.

Il n'y a ni destin coloré, ni ton oeil sur ce geste.

Lorsque
j'ouvrirai ce poing,
je l'entendrai, vivace.

A moins qu'un dehors incertain m'y oblige, je vois
mal comment je pourrais sortir d'ici.

Alors, je prie : une pierre dans la main
frôlant des lèvres ce fruit à la chair éparse
dérobée au temps

D'une limite extrême et certainement
on ne pourrait jamais atteindre l'autre
qu'en tendant un tant soit peu le bras

Et partant, quel frisson !
A l'entrée, sur le parvis de ces
grandes armoires !
Pour s'y écorcher les pieds
et ramasser les bris de marbre et
Entrer.

Lourde et fragile, une larme s'écoule,
 épaisse et chaude et je l'entends
 comme une larme ensanglantée,
 née dans le sang, de la pénombre miroitant

l'odeur de chair, la chair de cette larme
 l'odeur légère, amère du regret
 de la chair qui s'écoule et s'alourdit
 fardée de sang, la chair de nos oublis.
 L'alcôve s'évanouit comme une larme
 dissémine sa lueur et je l'écoute.

Brûlante conception,
 jusqu'à la nuit, brillant
 au sillon de sa chair, j'entends
 les commissures qui se déchirent,
 en sang, au chemin d'une larme qui incline
 à miroiter l'unique larme caressée du candélabre.

Toute nature a ses ruisseaux et à la nuit momentanée
je suis l'écoulement de la ville
d'artères en terre

Et bien que la terre dense se retranche j'entends
ses racines qui dansent

Cette journée s'annonce, et une plaine qui
enserme l'espace d'arbres environ
d'eux qui solennels et sont venus
célébrer des arbres nus les racines
Aux voyageurs un deuil piteux

Un orchestre
solennellement jouera-t-il
mutilant quelque pièce à trois temps
inutile, inentendue

Le cortège applaudit
On entend quelque bourdonnement
Je me lève soudain et je regarde ailleurs.

Pour qui vers l'inconnu se pend à un arbre
illusoire ;

Fabuleux spectacle de l'inertie -

Dont la silhouette jaillie
N'est pas une ombre, mais un intestin

Mouvement je l'accorde
Presque semblable et prestigieux
Spectacle sans oeil

Moi-même je tombe de me fier à cet éternuant réel,
L'éternel riant.

J'écoule une goutte
tombée de mon doigt jusque sur la table
puis, je l'écoute
curieux de ce ruissellement aimable

D'une manière précise
le besoin s'est fait ressentir
d'une précieuse incise
par laquelle le sang puisse jaillir

Goutte d'eau ou de sang
pluie solitaire, sans ciel et plutôt volubile
mais indistinctement
tout ce qui est pluie entre mes doigts se faufile

Goutte d'eau ou de sang
de mon propre aveu, je m'effraierais
de rompre pour un seul instant
le cours de ce liquide trop épais

Trois nuits
et c'est pour mon malheur
car je n'ai d'yeux que pour voir
Trois nuits
se sont suivies
Que m'ont-elles dit ? J'ai voulu lire
dans un feuillage étincelant
au bruissement argenté
ou dans les courbes pleines et opulentes
d'une grand-route qui plongeait au loin
se détachant de la plaine diaphane en un parcours
bleuâtre vers le ciel
(sans doute tout cela est-il de ma faute ? Un espoir
tua-t-il cet oeil ?)
Non,
ni ce gracieux mouvement d'une nuit jusqu'en l'autre,
ignorantes des aubes qui, dénuées de soleil,
ne nous endeuillent jamais moins
ni ces longs murmures peu palpitants
si mn souffle s'y est jamais joint
mais il se sera interrompu et non plus
cette troisième nuit, hélas ! splendide nuit !
qui lasse de son infini m'a désiré
endolori
m'a chassé de son lit
Tout cela s'est tu
J'ai entendu le craquement du sol sous chacun de mes pas
et parvenu au seuil,
allumé la lumière,
l'herbe étendue -- a-t-elle frémi ?

Notations primitives

*Le crime qui surgit
pour l'instant, et
pour un instant, ce fut
l'inhabituelle conception
que tout, fin, mort,
naît obscurci par le deuil*

*& l'élément premier
jaillissement de la
nature étrangère*

*& de les oublier
& de les nier
ou les noyer dans
un crépuscule grandissant.*

/.../

*Prestigieux spectacle de l'inertie,
mouvements semblables.
Coitus interruptus.
Par la largeur, l'ab-
sence de profondeur.*

*Nous ne sommes que
jambes et pourtant
nous marchons.*

*La silhouette qui jaillit
n'est pas une ombre
mais un intestin.*

Un mégot que fumera-t-il ?

*Moi-même je tombe me
fiant à cet éternuant
réel, l'éternel riant.*

/.../

*Trois nuits divergent
La première me dit, funeste.
La deuxième se tait.
Troisième nuit, hélas splendide.*

*Pour qui vers l'inconnu se
pend à un arbre illusoire.*

*Quant à stimuler l'imagination, n'y
pensez pas !
Je préfère sortir
et nourrir les poissons
à grandes poignées
de vers idiots et
peu contraints.*

Drôle de voyage qui s'écoule sans fin
Qui radote son chemin, sa folie austère
On n'est pas sérieux quand on voyage sous terre
Et qu'on se nourrit de vers et de séraphins

Le paysage fut de landes tourmentées
Une curieuse complainte parée de brumes
Qui m'endort quand à coups de pioche je m'inhume
Je lutte. J'insulte les arbres hébétés

Qui prient et tendent vainement leurs bras tordus
Vers ce ciel rond et clair qui respire l'acier
Je rigole ! et en les regardant je m'assieds
Sur mes genoux blessés que le froid a mordus

Il m'a fendu le crâne et a tordu mes doigts
Mais je creuse la terre, oubliant mes outils
Et les cailloux me blessent, la pluie m'abrutit
Mais je crierai ce que la carrière me doit

Sinistre voyage qui me mène en Enfer
Il ne connaît ni fin, ni aucun lendemain
Et je creuse la terre qui sculpte mes mains
Mais je continuerai, je n'ai rien d'autre à faire.

QUAI DE GARE

Peste sur le monde ! Et dès, si cela arrive, qu'il se sera sorti de ses vains errements, de ses piteux rêves de révolutions, s'il lui venait la fantaisie d'abolir l'injonction, alors peut-être je pourrais me lever et sortir de ce lieu.

En tout autre cas et malgré la raison qui, mauvaise âme, me pousse à rester constamment, sinon à revenir quand je m'endors, je vois difficilement, et ce malgré ma bonne volonté, comment, au fond, je pourrais sortir d'ici.

Parfois, les circonstances pourraient m'y inviter. Et parfois, semble-t-il, toujours se méprend. Je vois mal. C'est un peu de ma faute. Comment ? Je pourrais, si je le voulais, m'en aller. Cela n'a rien d'un problème, ce n'est qu'une foutaise. Il ne faut pas lui donner d'importance. Cependant, triste divinité, il me faut bien admettre que la sensation même en serait pénible. Aussi, je me préserve. Qu'on me transforme en statue de pierre ! On ne me fera plus sortir.

Qu'un instant, éphémère et même tellement, je songe l'ailleurs, je vois aussitôt le loin qui s'offre à moi dans une pose empruntée à mes lectures érotiques et il se révèle viande. Le monde, pour tout dire, se gausse de l'ailleurs. A chaque lieu, semble-t-il me crier dans les oreilles, à chaque lieu suffit sa peine.

Ici est, parmi tant d'autres, un lieu. Peut-être, si j'y suis, puis-je l'investir de mon regard. Sans pour autant parvenir à le désirer, je l'écrirai, le décrirai. Ceci est ma dernière volonté. Elle a jailli comme par miracle. Ceci est, parmi le monde, mon tombeau.

Pourquoi je suis à ce point certain qu'ici soit un lieu, maintenant, je ne saurais le dire. Au mieux, il renferme une odeur vieillie. Je dois m'enivrer de semblables parfums aigres mais je ne sais... Je ne ressens ni regret, aucun souvenir ne surgit, ni aucune amitié envers ce lieu. J'y suis et cependant je ne m'y retrouve en rien. Je ne sais : peut-être suis-je dans le vide ? Certainement, je n'en suis pas éloigné.

Il me peut être agréable, en fin de compte, de rester ici. Je rétablis grâce à ce lieu qui se révèle un équilibre précaire entre mon idée parvenue qu'il n'y a rien ici qui me soit étranger, que ce lieu en est un et qu'à force d'attendre, je serai tombé sous l'emprise d'un vice et, d'autre part, la sensation qui me hante, trépignante de sa propre vérité, parmi celles qui ne se discutent pas.

Lorsque me sera permise cette pieuse intrusion, je basculerai sans doute, avide de sensations fortes.

Il faut donc que je songe dans ce grand hangar froid, habité de voyageurs et de leurs aspects, tous raisonnablement respirants d'angoisse, frémissant des narines d'y rester à si longue échéance, désireux de surcroît de s'en déloger au plus vite. Et par quel biais ! Certes, il ne peut s'agir que du mot, celui qu'on dit, qu'on boit, qu'on lit, qu'on pisse ou encore celui qu'on songe, la tête ailleurs qu'à guetter le gros bourdon de la rame. Pourtant, c'est vrai : on tient à cela.

Voici donc de ceux qui se confrontent au quotidien à leur petit infini. Parce que si l'on veut s'en approcher, si l'on s'en veut de ne l'avoir jamais connu, et désireux d'y remédier, il faudra quitter ce grand hangar pour se jeter dans ces ruelles glaciales où le vent se faufile, bat le pavé et cherche à le noyer.

Désormais dans le wagon le plus éloigné d'un train, je respire à pleines narines l'odeur du caoutchoux, de la viande humaine et d'un repas précaire à être dévoré. C'est, je le sais, si semblable à soi, le repas du voyageur. Le spectacle des rues, de la terre aux artères dilatées à lui perforer le derme : voici mon repas !

Jeu nécessaire qui virevolte avec une belle audace endéans l'âme, tu lui baves des mots d'amour et elle ira les lécher jusqu'à la poussière. Inutile fatigue. Et puis ravis ses impressions à l'éphémère, ou convie-les à l'éclosion. Très chères...

Vous étiez larves, parées pour l'envol, vous voilà épinglées sur le plâtre d'un mur, au beau milieu d'une gare mais ceci, au grand jamais, n'a jamais pu vous empêcher de m'échapper parce qu'un mot, on sait.

Et vous donc, très chères, vous imaginez bien qu'on puisse savoir, pour peu qu'on essaie de substituer à l'absence native de sens qui de vous perforez jaillit en épais liquide ridé un étonnant manège de sons rêveusement aimables mais au goût bien distinct, vous voici renvoyées dans le plus pur savoir, dont on fait de belles violes -- ce qui donne à songer.

La chair de l'heure, c'est vrai, n'a rien d'une idée neuve.

Non que je la veuille obsolète -- allez voir ! Ceci n'a pas été observé depuis si longtemps. A partir d'un instant, jailli en moment jusqu'en l'heure, essayez d'admettre que non, après tout, l'idée n'a rien qui vous soit à ce point étranger.

A partir d'un instant, est-ce ceci que j'ai voulu croire ? Si le train s'accidente et se perd ailleurs, que faudra-t-il que j'attende ? Qu'enfin je sente le flux sanguin s'irriter dans mes veines ? Le désert me sourit. Seul sur le quai, je gambaderai en riant. Comme pour l'oublier, par exemple.

Rester sur ce quai, sans attendre, ce pourrait être un agréable train de vie. Ce chanteur chauve allume l'amplificateur de son instrument et la simplicité des accords, si elle commet leur charme, m'invite avec candeur et je vais, bousculé par une petite foule d'harmoniques, fusant stellaires, ribotant et trépignant. Peut-être faut-il s'en convaincre, peut-être tout ceci est-il vraiment de ma faute. Mon esprit, ce sont de mauvaises tournures qui peuvent l'acheminer, au jeu, par exemple, vers la drôlerie de l'heure quand elle s'affiche, nouvellement dit-elle. "Nouvellement, toujours". Au lendemain, elle dira avoir tout oublié, ivre de son ascension, malmène l'unisson des jours et flotte, légère, volubile : elle ne tardera plus.